

Du 28 novembre au 1er décembre

Juste la fin du monde

DE JEAN-LUC LAGARCE

MISE EN SCÈNE FRANÇOIS BERREUR

DOSSIER DE PRESSE



Célestins

THÉÂTRE DE LYON

Du 28 novembre au 1er décembre 2007

JUSTE

LA FIN DU MONDE

DE JEAN-LUC LAGARCE
MISE EN SCÈNE FRANÇOIS BERREUR

Avec

Danièle Lebrun,
Elizabeth Mazey,
Clotilde Mollet,
Hervé Pierre de la Comédie-Française,
Bruno Wolkowitch

Musique - **Christian Girardot**
Chorégraphie - **Cécile Bon**
Scénographie - **Alexandre De Dardel**, assisté de **Lorraine Djidi**
Costumes - **Nathy Polak**
Lumière - **Joël Hourbeigt** assisté de **Bernard Guyollot**
Régisseur général - **Romuald Boissenin**
Régisseur son - **Michel Jason Richard**

Création • octobre 2007 MC2 : Grenoble

Production déléguée : MC2 : Grenoble

Coproduction : Compagnie Les Intempestifs - Maison de la culture de Bourges - L'Hippodrome,
Scène nationale de Douai - La Coursive, Scène nationale La Rochelle

CONTACT PRESSE

Magali Folléa
tél. 04 72 77 48 83 - fax 04 72 77 48 85
magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre site
www.celestins-lyon.org



Jean-Luc Lagarce aurait eu 50 ans le 14 février 2007. Cette année le célèbre par de multiples mises en scène de ses pièces, par des manifestations autour de son œuvre, par son entrée au programme des classes option théâtre des lycées. Il serait le premier à s'étonner de cette célébration, lui qui eut tant de mal à faire entendre son écriture du secret. Jean-Luc Lagarce était de Valentigney en pays de Montbéliard, ce « pays lointain » qui donnera son titre à sa dernière pièce. Il a créé en 1978 à Besançon le Théâtre de la Roulotte et dès 1980, soutenu par Théâtre Ouvert, a publié ses pièces sous forme de tapuscrits. Mais elles n'intéressent personne et lui, met en scène Beckett, Ionesco, Molière. En 1987, il écrit dans son journal : « *Travail sur mes deux dernières années. Travail sérieux. Dire la vérité vraiment. Parfois je m'éloigne, je raconte une histoire, je triche. Revenir à la difficulté.* » Ces notes qui font allusion à un projet de roman seront le point de départ du synopsis de *Juste la fin du monde* qu'il écrira à Berlin en 1990.

Un jeune homme revient chez lui, dans sa famille qu'il a quittée il y a longtemps. Il a le projet de dire. Dire qu'il va mourir. Et il repart sans avoir rien dit d'autre que les choses ordinaires qu'on se dit dans les familles quand on ne sait pas quoi se dire.

Juste la fin du monde inaugure le thème du retour qu'il reprendra dans *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* et dans *Le Pays lointain*. Jean-Luc Lagarce est le maître de la variation qui fouille jusqu'à dire la sensation juste, mais il est aussi l'écrivain du non-dit et nous laisse décrypter ses chants obsédants.

François Berreur, entré au Théâtre de la Roulotte comme comédien, s'est bientôt investi dans la vie de la compagnie et a fondé en 1992 avec Jean-Luc Lagarce la maison d'édition Les Solitaires Intempestifs qu'il dirige maintenant. Il a créé en 1998 *Le Voyage à La Haye* avec Hervé Pierre, qui fera partie d'un tryptique *Le Rêve de la veille* (*Music-hall, Le Bain, Le Voyage à La Haye*) et qui racontait les aventures théâtrales du fils prodigue. Avec *Juste la fin du monde*, il entreprend avec Hervé Pierre le retour vers le passé.

Note d'intention

Comme un dernier voyage, une dernière histoire, un dernier adieu...

Tant de princes pleins de promesses et tant de rois décevants...
(Jonathan Swift)

Travail sur mes deux dernières années. Travail sérieux. Dire la vérité, vraiment. Parfois, je m'éloigne, je raconte une histoire, je triche. Revenir à la difficulté. C'est épuisant. Pourquoi est-ce que je fais ça ? Si je conduis au bout cette affaire, je couperai tellement de choses, je les détruirai. J'en aurai fini. Ce sera comme mourir, disparaître. En être capable. [Août 1987]

Ce texte extrait du Journal de Jean-Luc Lagarce qui fait référence à une tentative d'écriture d'un roman, donnera deux années plus tard le synopsis de *Juste la fin du monde*.

À cette date, il ne sait pas encore qu'il est séropositif et sans nier la part d'autobiographie dans ses textes, elle ne me paraît pas si intéressante comme clé de compréhension.

Je ne crois pas que le personnage de Louis va mourir, que lui en soit convaincu quand il le dit c'est une chose, me paraît plus passionnante sa tentative de ne plus tricher. Et ne plus tricher c'est écouter les autres, les voir comme ils sont, refuser de les juger comme il serait si facile de le faire, et les raconter comme on voudrait qu'ils soient.

C'est là l'immense force de ce texte, laisser le mépris ou la condescendance pour accepter la vie des autres, et même s'il a le pouvoir de les écrire, ne pas tricher c'est accepter d'en percevoir le détail, la richesse et la pauvreté, accepter que ces vies si lointaines, que l'on n'aurait jamais voulu pour soi, puissent être belles, héroïques, romanesques avec, elles aussi, leurs secrètes douleurs.

Le paradoxe c'est que c'est bien la tricherie qui est réclamée par chacun, pour son jeu de masques et ses possibilités de rêves ou de fuites.

Nous aussi nous avons cru à la reconstitution d'un week-end à la campagne dans la famille, mais c'est l'histoire d'un monde de théâtre, l'histoire d'un homme qui se rêve Prospéro mais qui n'a simplement pas le pouvoir de modifier les êtres. Il peut tout changer autour, faire voler les décors et décider d'éteindre la lumière et décider qu'ils sont là et l'instant d'après qu'ils ne le sont plus, mais le cœur des êtres il ne le changera pas et la souffrance de chacun il ne peut la guérir, il ne peut qu'accepter, s'accepter soi et les autres.

N'y aurait-il que la tricherie comme ultime vérité ? Le mensonge du théâtre comme lieu de la plus sincère confession ?

En revenant au pays, un roi si longtemps absent, découvre que la succession est déjà prévue, on n'attend plus que la mort pour introniser le successeur, déjà l'histoire suit son cours et la vie continue. Et lui qui voulait voir et conquérir le monde va découvrir, peut-être, que les petites histoires des hommes sont aussi nos grandes histoires à tous.

François Berreur, juin 2006

Jean-Luc Lagarce, homme à lettres

[...]

Lettres, pièce ou roman, Jean-Luc Lagarce a très tôt écrit tout le temps. Au collège, pour sa classe initié au théâtre par une femme professeur de français-latin, Jean-Luc, jeune garçon blond et bouclé, écrit une pièce (à ce jour non retrouvée) qui imite le seul théâtre que l'adolescent connaissait alors, celui de « Au théâtre ce soir » vu à la télévision. Son frère cadet Francis, raconte qu'il était souvent réveillé par le bruit que faisait son frère aîné la nuit en tapant sur une machine à écrire. De fait, avant ses 18 ans, il avait déjà écrit bien des choses dont un roman nommé *Le motif* qu'il envoya à Gallimard. Dans la caisse rouge figurait bien la lettre de refus de Gallimard mais le manuscrit restait introuvable. Jean-Luc l'avait-il détruit ? Cela m'étonnait mais j'allais finir par le supposer quand, miracle, alors que j'étais sur le point d'achever sa biographie, un carton qui avait été égaré refit surface : le manuscrit était là. Jean-Luc ne l'avait pas jeté, il ne jetait rien.

Il avait raison : son œuvre n'a jamais été si parlante. Parce que, justement, la parole (et donc le théâtre) se glisse partout dans l'écrit. Tous les textes de Lagarce, même ses lettres, gagnent à être lus à haute voix. Leur humour (constant) n'en est que plus ravageur.

Voici, par exemple, ce qu'il écrivait à son ami Dominique, le dimanche 28 août 1988 (il sait qu'il est atteint du sida depuis le 23 juillet) :

« Mon Cher Dominique,

Tout compte fait - quels comptes ? - tout compte fait, je suis un peu malade. Ai passé la semaine, à peu de choses près - quelles choses ? - au creux de mon lit. Rien de bien grave, ne t'alarme pas, Ami ! mais ennuyeux (toujours été l'idée que j'eus de la maladie).

Tordu de douleur dans mon lit, je ne pouvais tenir mon ventre. Grossesse nerveuse ? Tu ne crois pas si bien dire. Résolu à ne pas souffrir plus longtemps, j'appelai SOS Médecins (c'est très chic, c'est comme la Croix Rouge pour les pays sous-développés, mais ça arrive plus vite). Le médecin, donc, (imaginai-tu qu'ils envoient un gazier ou un réparateur de télévision, qui est bien malade aussi, mais c'est une autre histoire...) le médecin, donc, monsieur charmant, m'ausculte. J'ai mal ici, là, des jumeaux, des triplés, ouille, ouille, des quintuplés, serai-je pris totalement en charge par Paris Match, aïe, aïe, ma mère, qu'est-ce que tu m'as fait ?

Il décrète que j'ai le ventre souple, rien d'anormal, le ventre souple. Je prends ça pour un compliment. A vrai dire, le brave homme s'en fout ce n'est pas un compliment, c'est un terme technique, et au pire, il insinue que je ne ressemble pas à Stallone, dit « La Tablette de Chocolat ». Rien de plus. Donc, entretien. Aurais par hasard, comme ça, en passant, le moindre délicat petit sujet d'inquiétude ? What ? Comme disent les anglo-saxons. Eh bien, Grand marabout, comment dire ? Il est vrai que j'eus quelques appréhensions, ces temps derniers, sur le bon déroulement de mon existence. Ah je vois, répond le Sorcier Blanc, qui ne voit rien du tout, puisque par définition... Résultat des courses colites (j'insiste sur ce «t») spasmodiques (ou spasmiques, ou quelque chose dans ce goût-là). Voici, toi prendre petits cachets et toi ne plus avoir le volcan des dieux grondant dans le ventre. Et valium, pour te faire un point commun avec Marilyn Monroe. 150 francs, déplacement compris. Merci, Bwana.

Depuis, j'ai toujours aussi mal, mais si je m'empiffre des substances chimiques remboursées aimablement par la Sécurité Sociale, je suis tellement écrasé de sommeil que je ne me sens même plus en train de geindre. La science fait des progrès qui me laissent sur le flan.

François, inquiet de ma petite santé - c'est vrai, ça, on ne va pas tarder à répéter ! - et à qui je ré-

sumais la situation d'un badin «- crises d'angoisse» (terme vulgos employé par le praticien) me dit, avec son sourire sain : «- Ah, bon, rien de grave, alors... »

Ceci dit, c'est vrai que ce n'est rien. C'est ennuyeux, je le répète. (Le valium - j'ai été longtemps abonné à Cinémonde - je m'en méfie. Trois cachets par jour. J'ai décidé de n'en prendre qu'un. On est protestant ou on ne l'est pas. Eh bien, rien qu'avec un, tu n'appelles déjà plus Kennedy à Los Angeles pour dire que c'est le FBI qui a fait le coup. Ça endort, je ne sais pas si ça détend, mais tu as peut-être déjà vu des bombes tomber sur Beyrouth en flammes j'allais le dire, eh bien, j'imagine le résultat à l'arrivée...

Bon ça va mieux. La preuve, je t'écris, c'est dire combien l'absurdité de l'existence a, à nouveau pour moi, retrouvé tous ses charmes (o, si on ne peut plus rien te dire !). »

Comment ne pas être comblé quand on découvre de telles lignes ? Aujourd'hui la boîte rouge est vide, les cartons aussi toutes les archives de Jean-Luc Lagarce sont désormais en dépôt à l'IMEC.

Jean-Pierre Thibaudat
Théâtre Ouvert - Le Journal n°18

Jean-Luc Lagarce, metteur en scène

ENTRETIEN AVEC HERVÉ PIERRE

[...]

Quel metteur en scène était Jean-Luc Lagarce ? Comment dirigeait-il les acteurs ?

Il dirigeait peu. Il était très vite content. Je me souviens, dans *Les Solitaires Intempestifs*, avec Christine Joly, on faisait le mari et la femme et on était un peu décontenancé, on se disait « il faut bosser, quand même ! », on se voyait puis on lui montrait et il trouvait ça formidable, ça le faisait rire, il disait « Mais il faut que vous arrêtez, hein ! Ça va largement, tout est là. Arrêtez-vous ». On arrêta, et puis on attendait que le public arrive !

Il avait un rapport aux gens qui était toujours d'une délicatesse extrême, comme si pour lui, la personne qu'il avait choisie était juste par rapport au personnage et que, donc, il voulait seulement qu'elle trouve sa place, sans essayer d'accoucher un acteur ou je ne sais quoi, comme beaucoup de metteurs en scène ont la prétention de croire. Il avait la délicatesse de dire si vous pouviez trouver un endroit où vous êtes heureux, avec ce texte, avec vos camarades, ces décors et ces costumes... ce serait formidable ». Comme il portait une grande attention aux autres, la chose arrivait évidemment, la plupart du temps. Donc il était heureux.

Cela me sidérait de travailler avec lui de cette manière-là, moi qui sortais de l'école du TNS à l'époque où il y avait des dramaturges partout et une mauvaise conscience permanente.

Ce qui était encore plus surprenant c'est que le public était content ! Je ne savais pas du tout dans quoi je pouvais être, puisqu'au fond personne n'élaborait de discours sur ce que l'on était en train de faire.

Je viens d'aller voir *La Cantatrice chauve* mise en scène par Jean-Luc, qu'en fait je n'avais pas vue à la création. Entre *Les Solitaires Intempestifs* et *La Cantatrice chauve*, je trouve qu'il y a tout le rapport de Jean-Luc à l'écriture, avec d'un côté le plaisir de la littérature, donc le rapport à une chose très construite, et de l'autre côté, Ionesco et la déconstruction.

« la question continuelle de pourquoi les choses se font ? Pourquoi le monde est comme il est, pourquoi est-ce qu'on est comme on est ? » Dans *La Cantatrice*, il a inscrit dans sa propre mise en scène celle de Nicolas Bataille, ainsi que les notes et toutes les fins possibles de la pièce, c'est formidable, car cela revient à dire : « on peut être sérieux et décrire l'absurdité du monde dans lequel on vit, ce que fait Ionesco, et en même temps poser la question de quel théâtre on fait avec ça ? » Je trouve que dans son écriture existe le souci de marier ces deux exigences, ces deux désirs, et d'aller au plus près de l'intime.

La Cantatrice chauve, c'est un spectacle qui pourrait avoir été fait cette année. Très précis, mais très léger en même temps. C'est terriblement bien pensé et avec une grande confiance dans les comédiens. Les gens sont à l'endroit exact d'où ils savent qu'ils doivent raconter. En sortant du spectacle, je m'attendais à ce que Jean-Luc arrive et me dise c'est vraiment super que tu sois là. C'est ça aussi qui est très beau : la grande humilité qu'il a toujours eue.

Ce n'est pas quelqu'un qui s'est monté le bourrichon. Il avait envie de faire entendre des textes, des auteurs, et pour ça il réunissait des acteurs et la chose avait lieu. C'est cette attitude-là que l'on ressent dans son écriture il a travaillé en mineur, ce n'est pas un musculeux.

C'est pour ça aussi je pense que son écriture a pris beaucoup plus de place après sa mort, parce que sans doute aussi sa personne occultait la capacité que l'on pouvait avoir de lecture de son œuvre beaucoup avaient l'impression qu'il s'agissait d'une écriture totalement autobiographique. Certains ont su passer par-dessus tout ça, lire et entendre sa voix d'auteur, mais je crois que quand il n'a plus été là on a pu comprendre - et je fais partie de ceux-là - à quel point c'était un humain qui parlait de lui mais aussi de tous les humains.

Comme certains font don de leur corps à la science, il avait fait don de son corps au théâtre. Il y a une eucharistie extraordinaire avec l'œuvre de Jean-Luc. On mange son corps à travers son œuvre avec une grande joie. Je pense que c'est maintenant que la chose prend toute sa force, toute sa puissance.

Je suis très content de continuer ce grand parcours que l'on avait commencé avec François Berreux, avec *Le Rêve de la veille - Music-hall*, *Le Bain*, *Voyage à La Haye* - et de jouer la saison prochaine *Juste la fin du monde*, de faire ce grand voyage avec Jean-Luc.

C'est aussi un parcours qui m'aide à parler d'où j'en suis en tant qu'acteur. Il m'aide à faire le point.

Entretien avec Hervé Pierre
Théâtre Ouvert - Le Journal n°18

Genèse de *Juste la fin du monde*

[...]

En lisant *Syllogismes de l'amertume de Cioran*, Jean-Luc lit un aphorisme qui lui servira désormais de devise : « Si je devais abandonner, mon dilettantisme, c'est dans le hurlement que je me spécialiserais. » Une phrase qui fait écho aux derniers mots de la pièce qu'il est en train d'écrire dans sa chambre de colonie de vacances : *Juste la fin du monde*.

C'est peu après avoir emménagé rue Didot à Paris qu'il avait songé à écrire une « pièce courte » qui lui « trottait dans la tête depuis quelque temps », écrit-il le 11 février 1988 dans son Journal. « Cinq personnages : la mère, le père, la sœur, le fils et l'ami du fils. Le fils va mourir. Il est encore jeune. » Il a l'idée d'un titre, *Les Adieux*. Tout cela couché noir sur blanc trois jours avant l'anniversaire de ses trente et un ans et cinq mois avant qu'il apprenne un samedi de juillet sa séropositivité. La mort annoncée du héros, du fils, n'a donc pas attendu de l'être (annoncée) dans le corps de Jean-Luc pour s'inscrire dans l'œuvre de Lagarce.

Sur une feuille volante dactylographiée non datée, Lagarce va esquisser la pièce plus avant :

Le fils revient, c'est encore un dimanche, on se quitte, le fils va mourir probablement, la mort dont on parle, rien de plus, rien de moins. Il vient là, pour voir, une fois encore, voir, seulement s'imprimer la rétine, se laisser glisser, regarder et ne plus jamais revenir.

Avec lui, il y a un homme, l'homme avec qui il vit, celui-là avec qui, si jeune, il termine sa vie, l'amant, rien de plus et rien de moins.

On ne dit rien, on disparaît, on mange, on se promène, on va se balader dans la forêt s'il ne pleut pas et on rentre vers quatre heures boire un café, manger du gâteau comme on l'aimait lorsqu'on était plus jeune.

On ne dit jamais rien de la mort, on n'en parle pas, parler de la mort serait parler de la vie qu'on mène, et raconter la vie qu'on mène, à des années-lumière, ce serait inutile, trop tard, ce pourrait être le titre également.

Les autres personnages c'est le père, la mère et la sœur.

Le frère est en voyage, à l'autre bout de la terre, marié, père d'une nombreuse famille.

C'est doux comme l'automne, là-bas.

L'ami du fils deviendra Longue Date dans *Le Pays lointain* mais il n'apparaîtra pas dans ce qui va devenir *Juste la fin du monde*. En revanche, le frère n'est pas parti en voyage mais présent avec son épouse, le père, lui, est absent ou mort. Un traficotage d'identités habituel à tout processus de création.

Le sujet revient sous le titre *Quelques éclaircies* en janvier 1990 :

[...] donc, le fils aîné va retrouver sa famille. Il est en train de mourir, c'est ce qu'on sait et on parle de choses et d'autres. La mère, le père, le fils cadet, la femme du fils cadet, la sœur, le fils aîné donc et l'homme qui vit avec le fils aîné. C'est une pièce sur la famille, le corps et sur l'enfance ! GLUPS !

Une autre feuille volante non datée, sous le même titre *Quelques éclaircies* égrène la liste des personnages et l'histoire :

Louis, 34 ans

Suzanne, sa sœur, 23 ans

Antoine, leur frère, 32 ans

Catherine, femme d'Antoine, 32 ans

La Mère, mère de Louis, Antoine et Suzanne, 61 ans.

Cela se passe dans la maison de la mère où elle vit avec Suzanne.

Le père est mort, et ce qu'il est question de régler là, c'est la place de la mère, ce qu'on pourrait faire d'elle. Louis est en train de mourir et vient les voir.

Louis est en train de mourir, il vient voir sa mère, son frère, sa sœur.

Il veut annoncer sa fin prochaine. On parle de la place de la mère, du temps et de l'amour que chacun lui consacre.

À Berlin, Jean-Luc travaille sur cette nouvelle pièce, non sans mal. On est loin de l'allégresse qui accompagnait l'écriture de *Music-hall*. Il peine. En mai, il dit avoir recommencé dix fois le début. Le personnage du père disparaît (« j'ai tué le père ce matin et chacun sait que c'est la meilleure chose à faire »), le titre change, devient *Juste la fin du monde*. C'est le bon. Jean-Luc est près du but mais « bute » à nouveau : « Il y a là quelque chose d'important, tout près, que je n'arrive pas à atteindre. C'est la première fois que je prends les choses avec autant de clairvoyance, ceci dit. » L'enjeu n'est pas mince : « C'est ma dernière pièce, ou encore, si on veut être plus optimiste : après celle-là, si je la termine, les choses seront différentes. » Il avance.

[...]

Le fils revient. Comme l'Ulysse de *Elles disent... (l'Odyssee)*, l'un de ses premiers spectacles, comme le Gouverneur de *Retour à la citadelle*, comme d'autres figures lagarciennes.

Louis est au terme de cette errance qui traverse nombre de pièces signées Lagarce. Et puis, au milieu de la pièce, il y a la mère qui s'annonce et telle une pythie dit ce qui va se passer. « C'est beau comme l'antique » pour reprendre une formule chère à l'auteur.

Jean-Luc a écrit *Juste la fin du monde* dans une grande proximité avec les livres d'Hervé Guibert (*chercheurs de l'Idaho, au boulot !*) dont il lit à Berlin les derniers textes. Relisant *Mes Parents*, il remarque au passage « combien de points communs » il y avait « entre cet amour et cette haine à la fois de Guibert pour ses parents et ce refus et cette tendresse » que Jean-Luc « éprouve » pour les siens. Un mois avant son départ pour Berlin, Guibert, dans un livre, annonçait qu'il avait le sida et qu'il allait mourir.

À Berlin, Lagarce commence le seizième carnet de son Journal. Ce carnet est plus épais que les précédents. « Je songe qu'il sera le dernier puisqu'il suffira à me conduire aux extrémités. Nous verrons. Rendez-vous au volume XVII. » Lequel ne sera pas non plus le dernier. Sa mort annoncée est entrée dans sa vie, dans son œuvre, elle rôde dans toutes les pièces.

À peine revenu à Paris, comme il le fait toujours, Jean-Luc envoie *Juste la fin du monde* à Théâtre Ouvert.

Lucien Attoun « On avait toujours été francs. Je lui ai dit qu'il se répétait, que cela devenait mécanique, qu'il y avait là un piège et surtout que c'était une pièce austère, noire. »

François Berreur la lit au même moment et, à la Coupole (haut lieu des dîners de gens de théâtre à l'époque, établissement dévoyé depuis), dit à Jean-Luc que c'est son plus beau texte, que c'est « noir et sublime ».

Théâtre Ouvert ne publie pas en tapuscrit *Juste la fin du monde*. La pièce circule tout de même. Personne n'en veut. François Rancillac demande à la lire « J'ai dû la lui arracher des mains. Il n'osait pas. Il était très abattu. Il avait eu des retours catastrophiques sur cette pièce, même les Attoun étaient accablés. » « Ce fut sa seule grande souffrance d'auteur », dit François Berreur.

Tout son être est en souffrance.

Jean-Pierre Thibaudat
Le roman de Jean-Luc Lagarce
éd. Les Solitaires Intempestifs

Jean-Luc Lagarce

Jean-Luc Lagarce est né en 1957, dans un village de Haute-Saône, à 18 ans, il part pour Besançon, où il s'inscrit en faculté de philosophie, tout en suivant des cours au Conservatoire national de Région d'Art Dramatique. Il y fait la connaissance des futurs membres de sa compagnie, **le Théâtre de la Roulotte**, fondée en 1978.

Avec eux, il monte du Beckett, du Goldoni, ainsi que les **premières pièces** qu'il écrit, qu'il commence à publier chez Lucien Attoun dès 1979. En 1980, il obtient sa maîtrise de philosophie en rédigeant *Théâtre et pouvoir en Occident*.

Le Théâtre de la Roulotte devient une compagnie **professionnelle** en 1981, il y réalisera vingt mises en scène en alternant créations d'auteurs classiques, adaptations de textes non théâtraux mais également ses propres textes.

Dans les années 80 et jusqu'en 1995, il publie ses nombreuses pièces sous forme de tapuscrit avec Théâtre Ouvert et Lucien Attoun, parmi lesquelles *Retour à la citadelle*, *Music-Hall*, *Dernier remords avant l'oubli...*

Alors qu'il apprend sa séropositivité en 1988, il évitera toujours de faire de sa maladie un thème d'écriture, affirmant que le sida n'est pas un sujet.

Par deux fois, il obtient une bourse du Centre National des lettres, ce qui confirme sa vocation d'auteur. La bourse obtenue en 1990 lui permet de résider six mois à Berlin, c'est alors qu'il écrit *Juste la fin du monde*, le premier de ses textes à être refusé par tous les comités de lecture.

Il fonde en 1992 avec François Berreur les éditions **Les Solitaires Intempestifs**, qui publieront en 2000 son théâtre complet.

Juste la fin du monde (qui ne sera ni publié, ni mis en scène avant 1999) ouvre la voie aux **dernières œuvres**, qui sont aussi les plus connues et les plus souvent montées (*Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, *Nous les héros*, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*).

Jean-Luc Lagarce meurt du sida en 1995, au cours des répétitions de *Lulu*. Il est aujourd'hui l'auteur contemporain le plus joué en France et certains de ses textes sont publiés en 15 langues.

Jean-Luc Lagarce

PARCOURS

Mises en scène

Turandot, d'après *Les Mille et une nuits*, *Turandot* de Gozzi et le livret de l'opéra *Turandot* de Puccini, Cour du Palais Granvelle, Besançon, 1981.

Phèdre, d'après Jean Racine, adaptation J.-L. Lagarce, Espace Planoise, Besançon, 1982.

Vagues Souvenirs de l'année de la peste de J.-L. Lagarce, Théâtre du Casino, Besançon, 1983.

Histoires d'amour (Repérages) de J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1983.

Préparatifs d'une noce à la campagne, d'après Franz Kafka, adaptation J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1984.

Les Égarements du cœur et de l'esprit (Précisions), d'après Crébillon fils, adaptation J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1984.

Hollywood de J.-L. Lagarce, Nouveau Théâtre de Besançon, 1985.

De Saxe, roman de J.-L. Lagarce, Théâtre de la Madeleine, Paris, 1985.

Instructions aux domestiques, d'après Jonathan Swift, adaptation J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1986.

Dommage qu'elle soit une putain, d'après John Ford, adaptation J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1987.

Chroniques maritales, d'après Marcel Jouhandeau, adaptation J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1988.

Music-hall de J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1989.

On purge bébé! de Georges Feydeau, Théâtre municipal de Montbéliard, 1990.

La Cantatrice chauve d'Eugène Ionesco, Théâtre municipal de Montbéliard, 1991.

Histoire d'amour (Derniers chapitres) de J.-L. Lagarce, Espace Planoise, 1991.

Les Solitaires Intempestifs, collage J.-L. Lagarce, Théâtre Granit, Belfort, 1992.

Le Malade imaginaire de Molière, Théâtre Granit, 1993.

L'Île des esclaves de Marivaux, Théâtre Granit, 1994.

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne de J.-L. Lagarce, Théâtre Granit, 1994.

La Cagnotte d'Eugène Labiche, Théâtre de la Coursive, La Rochelle, 1995.

Lulu, d'après Frank Wedekind, adaptation J.-L. Lagarce, mise en scène laissée inachevée et poursuivie par François Berreur, 1996.

À propos de ses mises en scène

Traces incertaines, mises en scène de Jean-Luc Lagarce 1981-1995, Éditions Les Solitaires Intempestifs, coll. « Mémoire », 2002.

Théâtre

Théâtre Complet, 3 vol., Éditions Les Solitaires Intempestifs, Besançon, 1999.

Tome I :

Erreur de construction (1977), *Carthage, encore* (1978), *La Place de l'autre* (1979), *Voyage de Madame Knipper vers la Prusse orientale* (1980), *Ici ou ailleurs* (1981), *Les Serviteurs* (1981), *Noce* (1982).

Tome II :

Vagues Souvenirs de l'année de la peste (1982), *Hollywood* (1983), *Histoire d'amour* (repérages) (1983), *Retour à la citadelle* (1984), *Les Orphelins* (1984), *De Saxe, roman* (1985), *La Photographie* (1986).

Tome III :

Derniers remords avant l'oubli (1987), *Music-hall* (1988), *Les Prétendants* (1989), *Juste la fin du monde* (1990), *Histoire d'amour* (Derniers chapitres) (1991).

Éditions séparées

Carthage, encore, Tapuscrit n° 9, Théâtre Ouvert, Paris, 1980. *Voyage de Madame Knipper vers la Prusse orientale*, Tapuscrit n° 10, Théâtre Ouvert, 1982. *Vagues Souvenirs de l'année de la peste*, Tapuscrit n° 24, Théâtre Ouvert, 1982. *Retour à la citadelle*, Tapuscrit n° 35, Théâtre Ouvert, 1984. *Les Orphelins*, Théâtre Ouvert, coll. « Enjeux »,

1984. *De Saxe, roman*, Avant-Scène théâtre n° 771, Paris, 1985. *Derniers remords avant l'oubli*, Tapuscrit n° 50, Théâtre Ouvert, 1988. *Music-hall*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 1992. *Histoire d'amour* (Derniers chapitres), Éditions Les Solitaires Intempestifs, 1992. *Nous, les héros*, Tapuscrit n° 79, Théâtre Ouvert, 1995. *Les règles du savoir-vivre dans la société moderne*, Éditions Les Solitaires Intempestifs / Théâtre Granit, 1995. *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, Tapuscrit n° 81, Théâtre Ouvert, 1996 ; Éditions Les Solitaires Intempestifs, 1997. *Le Pays lointain*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 1996. *Juste la fin du monde*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2000. *Les Prétendants*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2002.

Opéra

Quichotte, musique de Kate et Mike Westbrook, chansons extraites du livret pour le disque Good-bye Peter Lorre, Kate Westbrook, Femme Music, Polygram, 1992.

Récits, articles et essais

L'Apprentissage, dans Les Cahiers de Prospéro n° 4, 1995 ; dans le recueil *Trois récits*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2001. *Le Voyage à La Haye*, coédition Les Solitaires Intempestifs / Théâtre d'Albi, 1997 ; dans le recueil *Trois récits*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2001. *Du luxe et de l'impuissance et autres textes*, coédition Les Solitaires Intempestifs / Théâtre Granit, Belfort, 1997. *Trois récits*, contient *L'Apprentissage*, *Le Bain* et *Le Voyage à La Haye*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2001. *Théâtre et pouvoir en Occident*, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2001.

Scénario

Retour à l'automne, en collaboration avec Gérard Bouisse, 1992.

Vidéos

Journal 1, 50, CICV, Montbéliard, 1992.

Portrait, 1, CICV, 1994.

François Berreur

METTEUR EN SCÈNE

Né en 1959. C'est à Besançon, au cours d'un stage de pratiques théâtrales qu'il rencontre Mireille Herbstmeyer et Jean-Luc Lagarce, fondateurs depuis déjà quelques années d'une troupe amateur, le Théâtre de la Roulotte.

Il entre dans la troupe en tant que comédien, et joue également au Centre Dramatique National de Besançon, au théâtre et au cinéma, sous la direction de Denis Llorca. Les années passant, François Berreur s'investit également dans la vie quotidienne de la compagnie, participant au montage des productions, à l'organisation des tournées, fondant une maison d'éditions avec Jean-Luc Lagarce tout en devenant son plus proche collaborateur artistique.

Depuis 1998, il est le directeur littéraire des éditions Les Solitaires Intempestifs.

Il se lance dans la mise en scène avec la création du *Voyage à La Haye* en 1998. Depuis, il a mis en scène de nombreuses pièces de Lagarce : *Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne* (1998), puis *Le Bain*, *Music-Hall* (2001). Il a également mis en scène d'autres auteurs : Rodrigo Garcia (*Prométéo*, 2002) et Serge Valletti (*Monsieur Armand dit Garrincha*, 2001).

Danièle Lebrun

COMÉDIENNE

Après avoir obtenu un premier prix de Comédie au Conservatoire National Supérieur d'art dramatique, Danièle Lebrun entre à la Comédie-Française en 1958. Elle y reste deux ans, durant lesquels elle interprète notamment le rôle de Cathos dans *Les Précieuses ridicules*. Elle part en tournée à l'étranger avec la troupe de Nicolas Bataille, interprète *Huis clos* et *La Cantatrice chauve*. Elle joue *Georges Dandin* et *Les trois mousquetaires* avec Roger Planchon, *Ne réveillez pas Madame* et *Colombe* de Jean Anouilh, *Le Misanthrope* avec Michel Piccoli au Théâtre de la Ville. Elle obtient le Prix de la Critique dans *Madame de Sade* de Yukio Mishima avec la Compagnie Renaud Barrault. Danièle Lebrun a beaucoup joué au théâtre, pour le grand public. Elle est spécialisée dans les adaptations de théâtre à la télé (comme son *Bérénice* de Jean Racine, *Lulu* de Frank Wedekind, *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux dans des réalisations de son époux Marcel Bluwal).

Elle a également joué pendant des années dans l'adaptation des *Exercices de style* de Raymond Queneau mis en scène par Jacques Seiler. Elle a obtenu le Molière de la meilleure comédienne dans un second rôle en 1992 dans *Le Misanthrope* et en 2006 dans *Pygmalion* sous la direction du metteur en scène Nicolas Briançon. Au cinéma, elle a participé, entre autres, dans *Ça n'arrive qu'aux autres*, *Camille Claudel* et *Uranus*. Elle a également tourné dans de nombreux films comme *Un héros très discret* de Jacques Audiard en 1995, *Belle maman* de Gabriel Aghion en 1998 et dernièrement en 2006 dans *Ensemble c'est tout* de Claude Berri. Un de ses premiers rôles à la télévision est la Grouchenka dans les *Frères Karamazov* en 1969 aux côtés de Bernard Fresson et Pierre Brasseur. Elle est également la troublante Comtesse de Saint-Gély aux côtés de Claude Brasseur dans *Les nouvelles aventures de Vidocq*. Depuis elle enchaîne les téléfilms comme *Une femme sans histoire* d'Alain Tasma, *L'argent fait le bonheur* de Robert Guediguian, *Madame Sans Gêne* de Philippe de Broca, *Le premier Fils* de Philomène Esposito.

Elizabeth Mazev

COMÉDIENNE

Elizabeth Mazev a travaillé avec de nombreux metteurs en scène : Jean-Yves Lazenec, *Monologue à deux* de J.P. Erbez, *Britannicus* de Jean Racine ; Agathe Alexis, *La Forêt* d'Alexandre Ostrovski ; François Rancillac, *Polyeucte* de Corneille, *Ondine* de Jean Giraudoux, *La Nuit au cirque* d'Olivier Py ; Danièle Chinsky, *Le Décaméron des femmes* de J. Voznesenskaya ; Pierre Ascaride, *Papa* de Serge Valletti ; Jean-Luc Lagarce, *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco, *Les Solitaires intempestifs* de Jean-Luc Lagarce, *Le Malade imaginaire* de Molière ; Claude Buchvald, *Le Repas et l'Opérette imaginaire* de Valère Novarina, Caterina Gozzi dans *L'Hôtel C.* d'après Sophie Calle ; avec Gregory Motton, *Chat et souris, mouton* ; Jean-Pierre Vincent, *L'Échange* de Paul Claudel ; Valère Novarina, *L'Origine rouge* ; Laurent Hatat *Dehors devant la porte* de Borchert ; Bernard Sobel *Dons mécènes et adorateurs* d'Alexandre Ostrovski. Elle travaille avec Olivier Py depuis ses débuts au théâtre : *La Femme canon*, *Gaspacho*, *Un chien mort*, *Les Aventures de Paco Goliard*, *La Servante*, *Nous, les héros* de Jean-Luc Lagarce, *Le Visage d'Orphée*, *L'Apocalypse joyeuse*, *Le Soulier de satin* de Paul Claudel, *Les Vainqueurs* et *Illusions comiques*. Elle est aussi l'auteur de deux pièces éditées par Les Solitaires Intempestifs : *Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres* (1991), *Les Drôles* (1993), qui ont toutes deux été mises en scène par Olivier Py.

Clotilde Mollet

COMÉDIENNE

Formée au Conservatoire National Supérieur de musique de Paris où elle a obtenu le premier prix de violon (en musique de chambre) et au Conservatoire National Supérieur d'art dramatique (classe de Jacques Lassale). Elle a joué au théâtre sous la direction notamment de Louis Charles Sirjacq (*Œil pour œil* de Sirjacq et Jacques Audiard puis *Exquise Banquise* et *Duo Du balcon*, deux autres pièces de Sirjacq) Jean Jourdeuil et Jean-François Peyret (*Intermèdes* de Cervantès et *Wormeer et Spinosa* de Gilles Ailhaud), d'Alfredo Arias (*La Tempête* de Shakespeare), de Jean-Pierre Vincent (*Le Faiseur de théâtre* de Thomas Bernhard), de Joël Jouanneau (*Le Bourrichon*), de Jean-Louis Hourdin (*Le Monde* d'Albert Cohen et *Des Babouins et des hommes*, d'Albert Cohen), de Jean-Luc Boutté (*La Volupté de L'honneur* de Luigi Pirandello) d'Hervé Pierre (*Ordinaire et disgracié* de Claude Mollet) d'Alain Milianti (*Quatre heures à Chatilla* de Jean Genet, *Bingo* de Edward Bond, *Sainte Jeanne des abattoirs* de Brecht), de Catherine Anne (*Les quatre morts de Marie*), d'Alain Ollivier (*Les Serments indiscrets* de Marivaux), de Michel Froehly (*Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès). Avec Daniel Jeanneteau et Hervé Pierre, elle a créé *Le Gardeur de troupeau* au Havre en octobre 2000. La même année, elle a joué dans *Bastringue* à la Gaieté théâtre de Karl Valentin, mis en scène par Daniel Martin et Charles Tordjman ; et, dernièrement sous la direction de Daniel Jeanneteau (*Iphigénie* de Racine), et de Michel Dydim (*Les Animaux ne savent pas qu'ils vont mourir*, textes de Pierre Desproges). Au cinéma, elle a joué dans *La Crise* de Colline Serreau, *Un héros très discret* de Jacques Audiard, *Mange ta soupe* de Mathieu Amalric, *The red Violin* de François Girard, *Le Bleu des Villes* de Stéphane Brize, *La Police* de Claire Simon et *Le fabuleux Destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet.

A la télévision, elle a tourné sous la direction de Marco Pico (*Les quatre vingt Unards*) et de Alain Tasma (*Je réclame la prison*).

Hervé Pierre

COMÉDIEN

Après une formation à l'école du Théâtre National de Strasbourg avec Claude Petitpierre, Jean-Pierre Vincent, Jean Dautremay et Jean-Louis Hourdin, il fonde en 1977, avec toute la promotion XVI, la compagnie le théâtre du TROC et y réalise deux spectacles. Au théâtre, il a joué notamment sous la direction de Dominique Müller (*Andréa del Sarto* de Musset), de Jean-Pierre Vincent (*Peines d'amour perdues* de Shakespeare), de Bernard Sobel (*Édouard II* de Marlowe, *L'Éléphant d'or* de Kopkov), de Alain Buttard (*Les trois Sœurs* de Tchekhov), de Christian Pethieu (*Les Corps électriques*, d'après Dos Passos), de Félix Prader (*Homme et galant homme* d'Eduardo de Filippo), de Jean Louis Hourdin (*La Mort de Danton* de Büchner, *Le Songe d'une nuit d'été* et *La Tempête* de Shakespeare, *Le Monde* d'Albert Cohen, *Hurle France*), de Michel Froehly (*Quai Ouest* de Koltès), de Louis Charles Sirjack (*Duo Du balcon* de Sirjack), de Dominique Pitoiset (*Timon d'Athènes* de Shakespeare, *Urfaust* de Goethe, *Oblomov* de Gontcharov, *Othello* de Shakespeare), de Jean-Luc Lagarce (*Les Solitaires intempestifs*, *Lulu* de Wedekind), *L'Homme de plein vent* de et avec Pierre Meunier, de Roger Planchon (*Le Radeau de la méduse*), de Joël Jouanneau (*Montparnasse reçoit* de Yves Ravey), de Roger Planchon (*Les Démons* de Dostoïevski et *La Dame de chez Maxims* de Feydeau), de François Berreur (*Le Rêve de la veille*, composé de *Music Hall*, *Le Bain* et *Le Voyage à La Haye* de Jean-Luc Lagarce), d'Alain Françon (*Les Voisins* de Michel Vinaver), de Dan Jemmet (*Shake*, d'après *La Nuit des rois* de Shakespeare). Il a créé avec Clotilde Mollet et Daniel Jeanneteau *Le Gardeur de troupeau* de Fernando Pessoa et mis en scène *Ordinaire et Disgracié* de Claude Mollet ainsi que *Coup de foudre* d'après Herman Melville. Il est pensionnaire de la Comédie-Française depuis février 2007. Au cinéma, il a tourné entre autres sous la direction de Jean-Paul Rappeneau (*Le Hussard sur le toit*), de Lionel Kopp (*Mörburo*), de Marco Pico (*Le Dernier des pélicans*), de Sylvain Monod (*On a très peu d'amis*), de Roger Planchon (*Lautrec*), de Thomas Vincent (*Karnaval*), de Michel Couvelard (*Inséparables*) et de Pierre Meunier (*Hardi (CM)*), de Serge Le Perron (*Marcorelle n'est pas coupable*), de Pascal Thomas (*Mercredi folle journée*).

A la télévision, il a tourné notamment avec Maurice Chateau (*Gueule d'atmosphère*), de Paul Planchon (*Maître Daniel Roch*, *Le Passage du témoin*), de Edouard Niermens (*L'Enfant des terres blondes*) et de Gérard Vergès (*P.J.*).

Bruno Wolkowitch

COMÉDIEN

Bruno Wolkowitch s'est formé au métier d'acteur de 1981 à 1984 au Studio 34 de Claude Mathieu. En 1984, il est reçu au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris. De 1984 à 1987, il suit les classes de Viviane Theophilides, Michel Bouquet et Jean-Pierre Vincent. Parallèlement, il fait son entrée à la Comédie-Française. Au théâtre, il a joué sous la direction de France Rouselle (*Les Caprices de Marianne* de Marivaux), de Jean-Pierre Vincent et Jean-Paul Chambas (*Le Martyre de St Sébastien*), de Stuart Seide (*The Changeling*), de Alfredo Arias (*La Tempête*), de Jean-Pierre Vincent (*La Tragédie de Macbeth*), d'Emmanuel Weisz (*Parking du Ciel*), de Jacques Kraemer (*Le Roi Lear* de Shakespeare), de Pierre Franck (*Le Mal Court* de Jacques Audibert), de Michel Fagadau (*La Chatte sur un toit brûlant* de Tennessee Williams). La même année, il a joué à la Comédie-Française dans *Le Balcon* mis en scène par Georges Lavaudant et *Polyeucte* mis en scène par Jorge Lavelli. En 2004, il a joué dans *Dernier remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce, dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent et en 2005 et 2006, dans *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg, dans une mise en scène de Didier Long. Au cinéma, il est à l'affiche de *Au nom de tous les miens* de Robert Enrico, *L'enfance de l'art* sous la direction de Francis Girod, *Un train d'enfer* de Roger Hanin, *Soigne ta droite* de Jean-Luc Godard, *Vent de galerne* de Bernard Favre, *Jeanne la Pucelle* de Jacques Rivette. Il a également eu le rôle principal dans *La Chica* de Bruno Gantillon, *Terminale* de Francis Girod, *Mauvais Garçon* de Jacques Bral et *l'Uomo Proiettile* de Silvano Agosti.

A la télévision, il accède à la notoriété d'abord avec la série *Dans un grand vent de fleurs* de Gerard Vergez en 1996 puis avec *P.J.* de 1997 à 2005. Il a également joué dans de nombreux téléfilms, entre autres : *Lagardère* de Henri Helman, *Le Gave* de Christian Bonnet, *La Faux* de Jean-Dominique de La Rochefoucauld, *Cavale* de Steve Suissa, *La Parité* de Gérard Vergez, *Garonne* et *Retrouver Sara* de Claude d'Anna, *Qu'elle est belle la quarantaine* et *Je t'aime à te tuer* d'Alexis Lecaye, *Le Frangin d'Amérique* de Jacques Fansten, *Rock N'Roll Attitude* de Alain Robillard.

Du 28 novembre au 1er décembre 2007

JUSTE LA FIN DU MONDE

4 représentations

Mercredi 28	20h
Jeudi 29	20h
Vendredi 30	20h
Samedi 1er	20h

RENSEIGNEMENTS / RÉSERVATIONS

du mardi au samedi, de 12h15 à 18h45
tél. 04 72 77 40 00 - fax 04 78 42 87 05

Retrouvez toutes les informations sur notre site www.celestins-lyon.org